

SERGE TCHERKÉZOFF

Polynésie/Mélanésie

L'invention française des « races » et des régions de l'Océanie (XVI^e-XIX^e siècles)

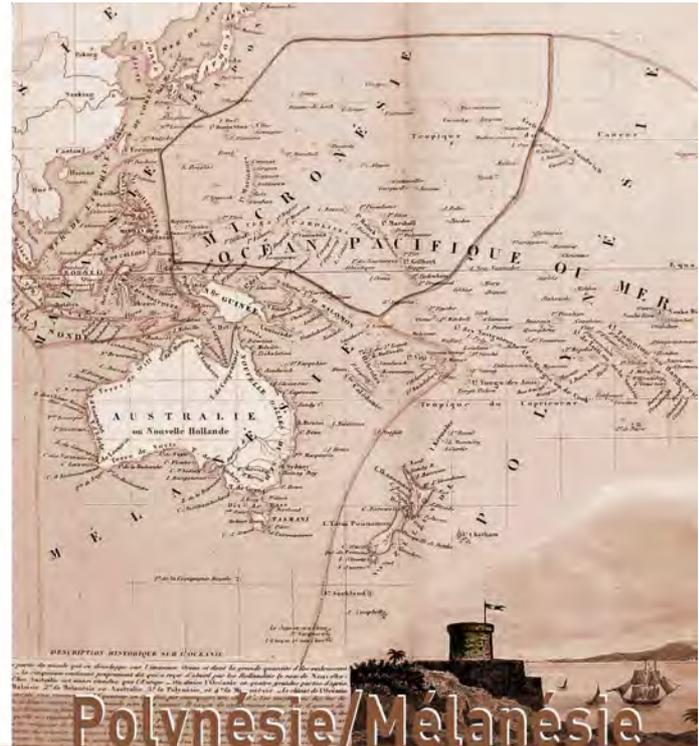
Polynésie, Mélanésie... mais aussi Australie, Micronésie : on ignore souvent que le découpage actuel de l'Océanie résulte d'une théorie raciste des « couleurs de peau », élaborée en France au début du XIX^e siècle et préparée par des siècles d'interrogations européennes sur la présence des « Nègres du Pacifique ». C'est aussi l'histoire d'un regard européen-masculin qui admira bien plus les femmes polynésiennes que les femmes des « îles noires » (Mélanésie).

En rassemblant les divers traités français (ainsi que le traité anglais de J.R. Forster de 1778) qui ont prétendu donner une classification des peuples du Pacifique, en retraçant l'origine des appellations savantes, ce livre propose une histoire générale — et une déconstruction — des visions européennes, raciales et sexistes, sur la nature physique et morale de ces peuples, entre les XVI^e et XX^e siècles.

Cet examen permet aussi de s'interroger sur l'histoire générale du racisme européen, en suivant le bouleversement qui s'est produit à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, quand le naturalisme a laissé la place à la « zoologie » et l'humanisme au racisme moderne.

La conclusion fait le point des connaissances actuelles en convoquant l'archéologie, la linguistique et la génétique. Un dossier de cartes présente la vision et les explorations européennes depuis l'Antiquité. On s'aperçoit qu'il faut repenser une partie de nos programmes d'histoire et de géographie. Ce livre s'adresse ainsi tout autant aux enseignants, du secondaire et du supérieur, qu'aux chercheurs spécialisés.

Polynésie/Mélanésie
L'invention française des « races »
et des régions de l'Océanie (XVI^e-XIX^e siècles)



Polynésie/Mélanésie
L'invention française des « races »
et des régions de l'Océanie (XVI^e-XIX^e siècles)

Serge Tchérkézoff est directeur d'études à l'EHESS (Centre de recherches et de documentation sur l'Océanie - CREDO). Ses travaux portent sur les évolutions contemporaines de la société polynésienne des Samoa, sur l'ethno-histoire des premières rencontres entre Polynésiens et Européens et sur l'histoire des théories anthropologiques.

S. TCHERKÉZOFF

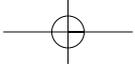
SERGE TCHERKÉZOFF

AU VENT DES ÎLES
ÉDITIONS-TARBI

33 €
isbn 978-2-9156-5452-3
9 782915 654523

AU VENT DES ÎLES
ÉDITIONS-TARBI

AU VENT DES ÎLES
ÉDITIONS-TARBI



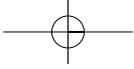
Polynésie / Mélanésie

L'invention française des « races »
et des régions de l'Océanie
(XVI^e-XX^e siècles)



*À toutes les femmes et tous les hommes
qui ont subi le regard classificateur, européen-et-masculin,
qui voulait déceler une "couleur de peau",
et qui n'ont pu répondre à leur époque:
"Finalement, nous constatons que si la couleur de la peau
est le caractère le plus évident, le plus facile à comparer,
elle ne correspond qu'à une part infime
de notre patrimoine génétique (sans doute 8 ou 10 gènes sur
quelques dizaines de milliers); elle n'est apparemment liée à aucun
autre caractère biologique important; elle ne peut donc en aucune
manière servir à un classement significatif des populations"*

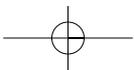
*(Albert Jacquard,
Eloge de la différence: la génétique et les hommes.
Paris, Seuil ("Points Science"), 1978, p. 96).*



Couverture : page «Océanie» de Victor Levasseur, Atlas Universel Illustré, Paris, A. Combette, 1846 (lignes de couleur ajoutées à la main lors de l'édition originale) (© Serge Tchekézoff 2007, cliché sur original détenu en propriété).



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Le photocopillage tue le livre.



SERGE TCHERKÉZOFF

Polynésie / Mélanésie

L'invention française des « races »
et des régions de l'Océanie
(XVI^e-XX^e siècles)

Selon Argensola, ces Papous sont noirs comme des Cafres : ils ont les cheveux crépus, le visage maigre et fort désagréable... Selon ce voyageur [Le Maire], ces peuples sont fort noirs, sauvages et brutaux... dans la Nouvelle-Guinée ou Terre des Papous on retrouve des hommes noirs, et qui paroissent être de vrais Nègres par les descriptions des voyageurs.

Buffon, 1748

Si diverses que soient les formes sous lesquelles le genre humain apparaît sur la Terre, il s'agit néanmoins toujours de la même et unique espèce humaine. C'est indigne... Plusieurs ont osé appeler races les quatre ou cinq divisions qui à l'origine avaient été faites d'après des régions ou même des couleurs ; je ne vois pas la raison d'une telle dénomination.

Johann Gottfried Herder, 1784¹

Les documents sont des voix qui obligent et qui sont porteuses d'une dette à acquitter.

François Hartog, 2000²

1. Cité par Britta Rupp-Eisenreich, « Critiques allemandes de la notion de race », *Gradhiva*, 1996, n° 19, p. 6.

2. « Le témoin et l'historien », *Gradhiva*, 2000, pp. 1-14 (dans cette phrase, Hartog évoque le point de vue de Michelet).

Alors même qu'elle est basée sur une compréhension superficielle des insulaires du Pacifique, la classification tripartite de Dumont d'Urville est restée collée [à nos cartes]. En effet, ces catégories — Polynésiens, Micronésiens, Mélanésiens — sont devenues si profondément enracinées dans la pensée anthropologique occidentale que, même de nos jours, il est difficile de briser le moule dans lequel elles nous ont piégés (voir Thomas, 1989). Ces étiquettes fournissent des intitulés géographiques commodes, mais elles nous conduisent aux plus grandes erreurs si nous les prenons pour des espaces significatifs de l'histoire culturelle. Seule la Polynésie a passé avec succès l'épreuve du temps et du progrès des connaissances et nous fournit une catégorie historiquement pertinente.

*Patrick Vinton Kirch, 2000*³

3. « Although based on a superficial understanding of the Pacific islanders, Dumont d'Urville's tripartite classification stuck. Indeed, these categories — Polynesians, Micronesians, Melaneseans — became so deeply entrenched in Western anthropological thought that it is difficult even now to break out the mould in which they entrap us (Thomas, 1989). Such labels provide handy geographical referents, yet they mislead us greatly if we take them to be meaningful segments of cultural history. Only Polynesia has stood the tests of time and increased knowledge, as a category with historical significance », P.V. Kirch, *On the Road of the Winds : an Archeological History of the Pacific Islands before European Contact*, Berkeley, University of California Press, 2000: 5.

INTRODUCTION

Océanie, Pacifique, Australie, Mélanésie, Micronésie, Polynésie : ces appellations sont familières et paraissent anodines. On imagine que, au fur et à mesure des explorations européennes, les cartographes ont élaboré ces repères régionaux en usant de références évidentes : le grand « océan », la mer « pacifique » à l'abri des tempêtes, la région « aux îles nombreuses » (Poly-nésie)... Oui, mais pourquoi la « Méla-nésie », la région des « îles noires » ? Les îles n'y sont pas moins « nombreuses » qu'en Polynésie. Et pourquoi faire intervenir ici une question de couleur ?

On ignore trop souvent que le découpage actuel des deux régions nommées « Polynésie » et « Mélanésie » résulte d'une théorie raciste des « couleurs de peau » : la « Mélanésie » est la région des « îles [à populations] noires ». Le nom de « Polynésie » existait et *s'appliquait à toutes les îles du Pacifique*, mais il dut ensuite restreindre son application, pour faire place à la « Mélanésie ». Cette théorie fut élaborée en France au début du XIX^e siècle et appliquée à l'Océanie par Dumont d'Urville et d'autres. Elle est le fruit de plusieurs siècles d'interrogations européennes sur les « variétés noires » de l'humanité rencontrées dans diverses régions tropicales. Retracer l'histoire de l'invention française (puis reprise à l'échelle européenne) du contraste « Mélanésie/Polynésie » est nécessaire, car certaines des conséquences sont encore actives aujourd'hui et d'autant moins contrôlées qu'on en ignore la sombre origine.

En outre, derrière ce contraste, c'est toute la question de la stratification « savante » des quatre aires océaniques qu'il nous faut interroger. Pour quelle raison, quand l'anthropologie française du XX^e siècle prit son essor, des savants aussi généreux et prudents que Durkheim ou Mauss considéraient-ils évident que la succession suivante reflétait un ordre faisant passer de sociétés « élémentaires » à des sociétés « évoluées » : Australie → Mélanésie → Micronésie → Polynésie ?

Une autre question est corollaire des précédentes. Lorsque les premiers voyageurs européens «découvrent» les Polynésiens, que ce soient les Espagnols aux Marquises en 1595 ou les Français et les Anglais à Tahiti en 1768-69, ils sont immédiatement admiratifs de la couleur «blanche» (ou «presque blanche») des *femmes* polynésiennes ; parfois, ce jugement est étendu à toute la population, mais c'est l'appréciation du corps féminin qui domine — évidemment — dans le discours de ces voyageurs qui étaient tous ou presque des hommes.

Aux Marquises, les Espagnols dirent des femmes :

Elles avaient des jambes et des mains splendides, de beaux yeux, une bonne apparence, une taille étroite et des formes gracieuses, et certaines étaient plus belles que les dames de Lima qui sont réputées pour leur beauté. Quant à la couleur de leur peau, si on ne peut dire qu'elle est blanche, elle est presque blanche.¹

En 1769, les Anglais sont à Tahiti. L'auteur du *Journal anonyme de 1771* (membre du premier voyage de James Cook) nota à propos des Tahitiennes qu'elles étaient «presque aussi blanches que des Européennes» :

Leur peau est brune, mais beaucoup plus claire que celle des indigènes de l'Amérique : quelques-unes semblaient presque aussi blanches que des Européennes.²

Sydney Parkinson, dessinateur officiel (même voyage de Cook), ajouta :

Les femmes sont généralement aussi jolies et presque de la même couleur [de peau] que les Européennes.³

1. Voir les références ci-dessous chap. 3.

2. «*Their complexion [sic] is brown, but much lighter than that of the natives of America ; some few among them appeared almost as white as Europeans, and several had red hair, though it is commonly black and strait*», *A Journal of a Voyage round the World, in HMS Endeavour...*, Londres, T. Becket et P.A. de Hondt, 1771, républié en fac-similé à Amsterdam, N. Israel («*Bibliotheca Australiana*», 14), p. 43. Nous y ferons référence comme le *Journal anonyme de 1771*, op. cit.

3. «*The women are, in general, as handsome, and nearly of the same colour, as Europeans*», Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage in the South Seas in HMS the Endeavour...*, Londres, Stanfield Parkinson, 1773, républié en 1784 et en fac-similé de cette édition à Londres, Caliban Books, 1984, p. 69. Nous y ferons référence comme le *Journal de S. Parkinson*, op. cit.

Le naturaliste J.R. Forster (deuxième voyage de Cook : 1772-1775, qui comporta à nouveau une escale à Tahiti) eut ces mots pour les Tahitiens : c'est « la plus belle variété » de l'espèce humaine exotique car, estimait-il, la peau des Tahitiens est :

moins basanée (« *less tawny* ») que celle d'un Espagnol, moins cuivrée (« *not so coppery* ») que celle d'un Américain, plus claire (« *lighter* ») que la peau la plus claire (« *fairest* ») qu'on puisse trouver aux Indes orientales.

À Tahiti encore, le chirurgien Vivès de l'expédition de Bougainville nota que les femmes sont « aussi blanches que nos Européennes » :

Les habitants, en grande quantité, y sont de plusieurs nuances entre mulâtre et très blanc mais tous à cheveux noirs et crépus mais aucune laine, ne paraissant brunis que par le soleil, la plupart des femmes aussi blanches que nos Européennes.

Il mentionna le Tahitien Ahutoru qui avait accosté le premier jour, quand les vaisseaux louvoyaient encore et que la décision de mouiller n'était pas prise. Selon l'auteur, Ahutoru était (journal de bord) :

accompagné d'une fille ou femme de 16 à 18 ans, car la méprise est aisée à faire, paraissant très bien faite, ayant un morceau de drap blanc en pain de sucre autour de la tête et un autre à la ceinture, le reste du corps nu et aussi blanc qu'une Européenne.

Vivès ajouta, quand il réécrivit son journal en 1774, de retour en France :

accompagné dans sa pirogue d'une fille ou femme de 16 à 18 ans paraissant très bien faite, ayant un pagne entortillé en pain de sucre autour de la tête, un autour de la ceinture et le reste nu, blanc, on pourrait dire mieux qu'en Europe, au moins égal, à cet âge. À cet aspect charmant, nous ne tardâmes pas à faire des vœux pour une prompte relâche ; notre imagination politiqua beaucoup dès cet instant, pour savoir si cette beauté n'était point étrangère au pays. Comment est-ce qu'un peuple aussi charmant pouvait être aussi éloigné d'Europe ? Et comment il se trouvait dans cette île aussi blanc, tandis que tout ce que nous avons vu dans les autres îles, depuis notre départ, n'y avait aucun rapport ?⁴

4. Voir les références des quatre dernières citations dans le chap. 7 de notre *Tahiti 1768*,

12 Polynésie / Mélanésie

Comment comprendre cet intérêt particulier des voyageurs européens pour la couleur de peau et, dans leurs escales polynésiennes, cette quasi-assimilation immédiate des femmes qu'ils apercevaient à la « blancheur » des Européennes ? Et comment devons-nous interpréter le fait que ces mêmes voyageurs n'eurent, en majorité, que des commentaires déplaisants pour l'apparence physique des femmes rencontrées ensuite dans les îles occidentales du Pacifique — ces îles qu'on appellera « mélanésiennes » après 1832 ?

Pour répondre à cet ensemble de questions, le présent ouvrage rassemble et analyse de façon aussi exhaustive que possible les divers traités français, ainsi que l'ouvrage du naturaliste Johan Reinhold Forster, compagnon de James Cook, qui ont prétendu donner une classification des peuples du Pacifique, et il en donne de larges extraits. Il constitue à ce titre une histoire et une déconstruction des visions françaises sur la nature physique et morale de ces peuples : un ensemble de visions *raciales et sexistes*.

L'examen du cas de l'Océanie permet aussi de nous interroger, chemin faisant, sur quelques aspects de l'histoire générale du racisme européen. Là encore, la tâche n'est pas inutile. En effet, si les formes prises au XX^e siècle par l'idéologie raciste européenne sont bien connues⁵, on connaît moins bien l'histoire de l'émergence des idées de « race », au début du XIX^e siècle, et surtout la préhistoire de cette émergence, dont le fil conducteur est la dévalorisation des peuples à peau « noire », édifiée à partir des descriptions rapportées par les voyageurs européens qui s'aventurèrent sur les divers continents. En suivant la manière dont les peuples du Pacifique (ou de l'« Océanie », dans le vocabulaire des géographes français du XIX^e siècle) ont été à leur tour victimes des classifications savantes européennes, on a l'avantage de prendre une vue globale du racisme européen, dans la mesure où l'Europe a cru trouver dans cette aire océanienne les trois « races » principales qu'elle avait assignées à l'humanité : « blanche, jaune et noire ». Avec l'opposition entre « Polynésie » et « Mélanésie »,

Jeunes filles en pleurs : la face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental, Papeete, Au vent des îles, 2004.

5. Michel Wieviorka, *Le racisme, une introduction*, Paris, La Découverte, 1998 ; *La différence*, Paris, Balland (« Voix et regards »), 2001 ; M. Wieviorka (éd.), *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte, 1993 ; Dominique Schnapper et Sylvain Allemand, *Questionner le racisme*, Paris, Gallimard (Gallimard/Éducation), 2000.

les savants ont voulu opposer les deux « races » exotiques, la « jaune » et la « noire » ; parfois, ils ont fait intervenir les trois « races », en attribuant aux Polynésiens une origine « blanche », laissant alors le « jaune » pour les régions voisines de la Micronésie et de la Malaisie, en plus du « noir » pour la Mélanésie.

Après cette révision historique, on s'aperçoit qu'il faut largement repenser la manière dont la géographie et l'histoire du Pacifique sont enseignées dans les écoles et les universités, aussi bien francophones qu'anglophones d'ailleurs. La division régionale de l'Océanie que nous connaissons est une invention illégitime. Surtout, il convient de mettre à plat, discuter et réformer les vues spontanées qui en découlent et qui placent à des échelles différentes, sur le plan des comparaisons et des évolutions imaginées, les « Polynésiens » et les « Mélanésiens ». Ce livre s'adresse ainsi tout autant aux enseignants du secondaire qu'aux chercheurs des sciences humaines et sociales de l'Océanie. Dans ce but, le chapitre de conclusion présente l'état actuel des connaissances apportées par l'archéologie, la linguistique, la génétique, etc. sur la question de l'homogénéité et la diversité des peuples du Pacifique. Le livre présente aussi une histoire détaillée des appellations globales (Mer du sud, Pacifique, Océanie, etc.) et régionales, et une vue synthétique de l'exploration européenne du Pacifique, avec un dossier de cartes qui présente l'Océanie contemporaine, les théories actuelles archéologiques et linguistiques, puis l'histoire de la vision européenne du Pacifique depuis la Renaissance jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

LES « NÈGRES DES MERS DU SUD »

Quel était le contexte général ? Au fur et à mesure que les Européens entraient en contact avec des hommes à l'aspect différent, ils se rassuraient en ordonnant cette variété par une nomenclature à la fois géographique et physiologique. L'histoire de la division en continents et l'histoire des classifications selon la « couleur de peau » se recourent : Europe, Asie, Afrique... c'est la distinction des « blancs », des « jaunes » et des « noirs », dira Cuvier au début du XIX^e siècle. En Amérique, ce sont les peuples « rouges » ou « cuivrés », mais avec l'hypothèse (depuis Buffon) d'un peuplement asiatique : finalement des « jaunes ».

Jusque-là, il s'agissait de masses continentales. Mais avec l'exploration européenne du Pacifique (de 1520 au milieu du XIX^e siècle), une autre partie du monde fut graduellement révélée. Par économie classificatoire, on en fit une seule autre partie. Dans les années 1810, le géographe Malte-Brun affirma que les terres situées dans le « Grand Océan » devaient être considérées comme « la cinquième partie du monde ». Tout ce qu'on y connaissait et tout ce qu'on allait encore y « découvrir » serait maintenu dans ce reste du monde. « Cinq » divisions mondiales : le chiffre était satisfaisant pour la symbolique numérale européenne. Ainsi créée de toutes pièces, cette nouvelle partie devait être nommée. Malte-Brun la baptisa la partie « océanique », bref « l'Océanique ».

L'« Océanie » — terme adopté dès le début des années 1820 — fut donc définie par défaut. Mais on oublia rapidement que cette appellation ne désignait au fond qu'un reste. On voulut croire que cette région devait révéler à son tour une certaine unité physique de peuplement. Or, dès les premiers voyages, les rapports avaient signalé la présence de peuples « de diverses couleurs » dont des hommes « noirs comme les Nègres de Nigritie ». Que faisaient-ils là, si loin de l'Afrique ? Pourquoi venaient-ils empêcher les savants de trouver dans ce cinquième continent une unité de couleur « jaune » dont il eût été si simple de dire qu'elle représentait d'anciennes immigrations venues de l'Amérique, à l'est, ou de l'Asie, à l'ouest ? La question fut même mise à prix au début du XIX^e siècle par la Société de Géographie de Paris.

Du XVII^e siècle à nos jours, la présence de ceux qu'on appela souvent les « Nègres des mers du sud » fut donc considérée comme un problème. Nourri par la dévalorisation des Africains que les Européens entretenaient déjà, le discours européen sur l'existence des « Nègres » du Pacifique fut une longue suite de considérations étonnées et méprisantes. En restituant les divers développements de ce discours, on retrouve l'opposition distinctive fondatrice de toute l'histoire qui aboutira plus tard à l'idéologie raciste européenne moderne. En effet, le discours à propos du Pacifique consista à édifier, chaque fois plus nettement, une opposition de valeur entre deux « variétés humaines » : les peuples à « peau claire » et les peuples à « peau sombre ». Cette histoire commença au XVI^e siècle. Une des conséquences fut, en 1832, une fois entré dans l'époque du racisme,

l'invention du nom de «Mélanésie», laquelle *entraîna immédiatement une ré-interprétation de ce que serait la «Polynésie».*

ÉTYMOLOGIE, DOMINATION ET RACISME

«Méla-nésie»

Les voyages européens dits de «découvertes» et l'activité des sociétés que l'on disait «savantes», la Société royale de Londres, la Société de géographie de Paris, la Société d'anthropologie de Paris, etc., furent à l'origine des appellations que les Européens ont imposées dans une bonne partie du monde. En Océanie, les îles et archipels n'ont pas échappé à la règle. On utilisait le nom du «découvreur» ou le nom de l'autorité organisatrice de l'expédition (famille royale, gouverneur colonial, société savante), ou encore on prenait une dénomination géographique existante en la faisant précéder du qualificatif «Nouvelle» : *King George Island* (l'«île du Roi Georges», Tahiti, 1767) ; *Marquesas* (les Marquises, en l'honneur du Marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, 1595), *Society Islands* («Les Îles de la Société», autour de Tahiti, en l'honneur, vraisemblablement, de la *Royal Society*, la principale des sociétés savantes britanniques, 1769), *Nueva Guinea* (la Nouvelle-Guinée, 1556), etc. On voulut aussi délimiter et nommer des divisions régionales et, pour cela, on utilisa des racines gréco-latines : «Poly-nésie» (terme forgé en 1756), «Australie» (début XIX^e), «Micro-nésie» (1831), «Méla-nésie» (1832) (*australis*, «du sud» ; *nésos*, «île» ; *polus*, «nombreux» ; *mélas*, «noir» ; *micro*, «petit»).

Ces divisions sont souvent considérées aujourd'hui comme des aires culturelles et sont présentées comme telles dans de nombreux documents scolaires et universitaires contemporains⁶. C'est oublier un peu vite quelle fut l'histoire de leurs délimitations et de leurs appellations. A l'art cartographique se mêlèrent l'ambition coloniale et — on l'ignore souvent — un racisme des plus virulents.

6. Voir ci-dessous le chap. 11, le chap. de conclusion et le dossier des cartes en Annexe.

L'idée de «race» était déjà utilisée par certains savants européens du XVIII^e siècle, mais au sens de «variétés» dans une même «espèce». C'était le domaine des savants «naturalistes». Le racisme moderne n'existait pas encore. Parlons de «racialisme» : la distinction de «race» ou «variété» existait, mais ne constituait pas le système dominant de la vision du monde (ce système était la «Nature», entendue comme une création divine qui avait donné une place unique à l'Homme) ; elle demeurait subordonnée à l'idée de l'unité humaine. Buffon en France qui employait le terme de «race» en tant que naturaliste ne différait guère, malgré les apparences, d'un Herder en Allemagne qui rejetait ce terme en tant que philosophe. Tous deux partageaient la même conviction sur l'unité de l'espèce humaine, par-delà toute distinction de race-variété.

Mais, au début du XIX^e, en France d'abord, l'idée de «race» prit une nouvelle définition, essentialiste. L'ensemble de référence n'était plus l'Homme, mais le règne du Vivant. Le naturalisme fut remplacé par une nouvelle science, la «zoologie». On commença alors à s'interroger sur les différences physiques entre êtres humains *de la même manière* qu'on s'interrogeait sur les différences entre des plantes ou des animaux distincts. Apparut immédiatement la tendance à poser une échelle de valeurs, à distinguer des capacités intellectuelles innées suivant la «couleur» de la peau, et même à décréter que certaines «races» d'allure humaine étaient un intermédiaire entre l'homme et le singe. C'est dans ce contexte devenu *raciste* (l'idée de «race» devenant le critère dominant de la vision du monde du vivant) que fut forgé en 1832 le terme de «Mélanésie», au cours d'une séance de la Société de géographie de Paris : la région des «îles [aux populations] noires». Car, disait-on, il devenait intolérable, du point de vue de la «science», de ne pas distinguer les «noirs» des autres peuples de l'Océanie.

L'Océanie et le Pacifique : domination et réappropriation

Pour la région dans son ensemble, l'histoire des appellations est plus diverse : «Terres australes» (au moins depuis le XVI^e siècle), «Mer(s) du sud» (1513), «Pacifique» (sans doute en 1520), «Grand Océan» (milieu du XVIII^e) et «Océanie» (dès 1816). Nous revien-

drons sur les circonstances de ces créations. Notons dès à présent que ces dénominations ne sont guère satisfaisantes aujourd'hui.

Les deux premières furent définies comme un complément au vieux monde européen situé «au nord». L'opposition «Nord/Sud» que nous connaissons si bien aujourd'hui, en termes économiques et politiques, était déjà présente dans la vision euro-centrique des géographes, quand ceux-ci voulurent croire à l'existence d'un continent austral qui ferait pendant au continent du nord et qui recèlerait des richesses bonnes à piller.

Les deux dernières furent proposées quand, une fois disparu le mythe d'un «continent austral» à découvrir, les géographes européens prirent des terres du Pacifique (hormis l'Australie et la Nouvelle-Guinée) une vue quelque peu méprisante : des petits points isolés et perdus sur une immense carte marine. D'où le terme «l'Océanique» proposé par Malte-Brun (à partir de l'idée de «terres océaniques» et «partie [du monde] océanique») et rapidement repris par les cartographes et géographes sous la forme «Océanie». À cette époque, on ignorait quelle fut l'histoire des navigations des «Océaniens». Pour eux, cette mer fut toujours un réseau d'échanges et non une masse informe ou une frontière infranchissable.⁷

Nous utiliserons surtout le terme «Pacifique» dont l'emploi domine dans les rencontres internationales depuis une trentaine d'années et qui constitua en 1970 un slogan régional pour la décolonisation, le «Pacific Way».⁸ En outre, de toutes les appellations, son étymologie est la moins en rapport à un point de vue qui manifes-

7. On peut penser au jeu de mots utilisé par l'anthropologue tongien Epeli Hau'ofa : Epeli Hau'ofa, Vijay Naidu, Eric Waddell (eds), *A New Oceania. Rediscovering Our Sea of Islands*, Suva, University of South Pacific Press (School of Social and Economic Development), 1993. Pour les habitants, l'«Océanie» est une «mer d'îles» plutôt qu'une mer tout court.

8. Lancé en 1970 dans un discours aux Nations unies par Ratu Sir Kamisese Mara, leader des Fidji, pour signifier une «fraternité» (*brotherhood*) entre tous les «peuples des îles» (*all islands people*) affirmée «vis-à-vis des Européens et des Asiatiques» (*vis-à-vis Europeans and Asians*) et constituée d'un certain nombre de pratiques, dont le «consensus» (en opposition au vote majoritaire) en matière de décision politique, etc. Voir S. Tcherkézoff et Françoise Douaire-Marsauson, «Introduction : Le Cargo ne viendra plus...», in S. Tcherkézoff et F. Douaire-Marsauson (éds.), *Le Pacifique-Sud aujourd'hui : identités et transformations culturelles*, Paris, Éd. du CNRS, 1997, p. 13 ; Ron Crocombe, *The Pacific Way. An emerging identity*, Suva, Lotu Pasifika Productions, 1976.

terait une domination européenne. Par ailleurs, elle est évidemment la plus propice à connoter un avenir souhaitable pour l'ensemble de la région.

Aujourd'hui, pour les îles ou archipels de petite dimension, le nom européen a le plus souvent disparu. Il y a bien quelques exceptions, surtout pour les archipels, quand aucun nom collectif n'existait localement : «l'archipel des îles Cook», nommé en l'honneur du capitaine anglais James Cook, a conservé son nom, de même que «l'archipel des îles Marquises» qui honorait le pouvoir espagnol installé au Pérou, etc. Mais, en général, le nom imposé initialement par les Européens a laissé la place à l'appellation qui était utilisée par les habitants eux-mêmes ; ou encore, il a laissé la place au nom que les habitants forgèrent plus tard, dans leur confrontation à la présence occidentale, européenne ou américaine. L'«île du Roi Georges» retrouva son nom de Tahiti, comme l'«Archipel des Navigateurs» retrouva celui de Samoa, etc. Les «Îles Ellice» devinrent à l'indépendance Tuvalu (terme soulignant l'indépendance, *tu*, et le fait d'être composé de huit îles, *valu*), les «Nouvelles-Hébrides» devinrent Vanuatu (terme soulignant l'indépendance, *tu*, et la valeur de la terre, *vanua*), etc. La Nouvelle-Zélande est aujourd'hui, plus ou moins officiellement, *Aotearoa-New-Zealand*, incorporant l'ancien nom maori de l'île du Nord ; la Nouvelle-Calédonie sera peut-être bientôt «Kanak-Nouvelle-Calédonie».

«Canaques»-Kanak, «Papous»-Papuans...

Parfois, comme dans ce dernier exemple, un terme appliqué par les voyageurs et qui prit souvent un sens dérogatoire à l'époque coloniale («canaques», «papous» ; on pourrait ajouter le cas des «aborigènes») fut réapproprié ensuite par les autochtones pour représenter la signification historique de leur lutte identitaire et politique : les «Kanak» de Nouvelle-Calédonie, l'État de *Papua-New-Guinea*, les «Aborigènes» (d'Australie) avec une majuscule.

Le terme «Canaques» provient du mot polynésien qui signifie «homme, être humain» (*ta'ata*, *tagata*, *kanaka*, etc. selon la langue utilisée) et qui est employé couramment, hier comme aujourd'hui, par les insulaires de Polynésie. Mais, à l'époque des premiers contacts, il devint entendu par les Européens comme «(homme) sauvage»,

«indigène du lieu». Plus exactement, c'est la forme hawaïenne *kanaka* qui fut à l'origine du malentendu. Vraisemblablement, le mot fut employé par les matelots hawaïens des bateaux de commerce européens arrivant en Nouvelle-Calédonie au tout début du XIX^e. Les Européens (capitaines, etc.) y auraient entendu une appellation désignant les «sauvages» locaux et l'auraient utilisée à leur tour. Ou bien eux-mêmes utilisaient déjà ce mot pour désigner, sur leurs bateaux, les «sauvages», en distinguant ainsi leurs marins européens et les nombreux marins polynésiens qu'ils avaient l'habitude de recruter dans Pacifique (le plus souvent des Hawaïens). On sait que ce fut le cas sur les baleiniers américains au milieu du XIX^e siècle.⁹ Le terme fut aussi utilisé par les colons australiens blancs pour désigner leurs travailleurs mélanésiens sur les plantations du Queensland,¹⁰ peut-être là encore par l'effet d'une désignation de ces travailleurs, transportés par bateau, utilisée par les matelots hawaïens et/ou par les capitaines. Chacun sait comment le leader et martyr Kanak Jean-Marie Tjibaou reprit ce terme dans les années 1970 pour en faire au contraire le symbole d'une identité culturelle et politique à reconquérir : les «Kanak» d'un futur État de «Kanaky».¹¹

Le mot «Papous», désignant les habitants actuels de la Nouvelle-Guinée (île qui porte l'État de Papouasie-Nouvelle-Guinée et le territoire en lutte pour son indépendance, la Papouasie-Occidentale ou, en indonésien, «Irian Jaya») et des îles proches, est lui aussi un cas de terme généralisé par les Européens pour être appliqué à une région et, très vite, à une «race» (indépendante ou partie d'un groupe plus large, comme la «race mélanésienne», selon les diverses théories passées).

On estime souvent que le mot aurait été employé par les Malais pour désigner les hommes à cheveux frisés (à l'époque, de tout ce qu'on appelle aujourd'hui la Mélanésie, seules les côtes occidenta-

9. Communication personnelle de Jeff Marck.

10. Communication personnelle de Christine Jourdan.

11. Jean-Marie Tjibaou, *La présence kanak* (textes présentés par A. Bensa et E. Wittersheim), Paris, Odile Jacob, 1996 ; Alban Bensa, *Chroniques Kanak*, Paris, Éditions de «Peuples autochtones et développement» et Survival International, série «Ethnies-Documents», 1995, vol. 10, p. 6.

les de Nouvelle-Guinée étaient visitées par des voyageurs lointains, Indonésiens en l'occurrence).¹² Le problème est qu'on ne peut identifier le mot dans une des langues locales d'Asie du Sud-Est. Mais une autre source a été repérée récemment : le mot viendrait d'un terme local désignant un lieu de la côte.¹³ Quoi qu'il en soit, ce terme, entendu par les Européens, a été repris, généralisé, et chargé de certaines valeurs — tout aussi négatives que le mot « canaques » —, pour finir par désigner dans le vocabulaire populaire français du ^{XX}^e siècle le type même de la sauvagerie : aucun enfant ne connaissait l'existence d'un État de Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais tous les enfants connaissaient l'existence des « Papous », censés vivre quelque part au fond d'une forêt tropicale inaccessible.¹⁴

Polynésie / Mélanésie

À la différence des îles et des archipels qui ont souvent retrouvé leurs noms indigènes, les appellations générales et régionales inventées par l'Europe n'ont pas disparu. Même dans les organismes de recherche spécialisés en sciences sociales et attentifs à l'histoire des rencontres culturelles, précisément, on continue à parler (surtout en France) de la recherche « océaniste », perpétuant implicitement l'idée que ce cinquième continent est d'abord une étendue marine.¹⁵ D'autre part — problème bien plus sérieux —, on

12. Ann Chowning, *An Introduction to the Peoples and Cultures of Melanesia*, Menlo Park, Cal., Cummings Publ. Co, 1977, p. 4.

13. Christopher Ballard, « "Oceanic Negroes": racial science and the nineteenth-century inscription of the Papuan body », in B. Douglas and C. Ballard (eds.), *Foreign Bodies: Oceania and the Science of Race 1750-1940*, à paraître, Canberra ANU E-Press (issu du colloque du même nom, 18-19 octobre 2001, Division of Pacific and Asian History, RSPAS, ANU, organisé par Bronwen Douglas et Christopher Ballard avec la collaboration de Stéphanie Anderson).

14. Pour le cas des Aborigènes, voir Barbara Glowczewski, « En Australie, aborigène s'écrit avec un grand "A". Aborigénité politique et nouvelles singularités identitaires », in S. Tcherkézoff et F. Douaire-Marsaudon (éds.), *Le Pacifique-sud aujourd'hui... , op. cit.*, chap. 6.

15. C'est pourquoi notre Centre de recherches et de documentation sur l'Océanie reçoit régulièrement des demandes d'informations sur les études marines (donc océanographiques). Aujourd'hui, l'Université de langue anglaise évite cet accueil (« Pacific Studies » / « Oceanographic studies »). Les revues concernant l'Océanie s'intitulent *Pacific Studies*, *Journal of Pacific Studies*, *The Contemporary Pacific*, *Asia-Pacific Journal of Anthropology*, etc. Cependant,

continue un peu partout, en France comme à l'étranger, à subdiviser les activités de recherche en suivant (d'ouest en est) les quatre zones de l'Australie, de la Mélanésie, de la Micronésie et de la Polynésie. Nous avons évoqué le cas général de l'Océanie. Laissons le premier cas régional, où le terme correspond aujourd'hui à un État, l'Australie ; nous y reviendrons en conclusion. Mais on peut s'étonner de la continuité d'emploi que les trois autres appellations connaissent. Car cette tripartition trouve son origine dans la perspective raciale et même raciste imposée par la présence du terme «Mélanésie».

On devine aisément l'étymologie du mot Poly-nésie. Le terme fut inventé pour désigner une région comprenant «un-grand-nombre-d'îles». Quelque savant aura puisé comme il se doit dans les racines grecques (*polus, nésos*). En effet ! Le terme fut inventé en 1756 par un Français, Charles de Brosses, pour désigner *toutes les îles* du Pacifique et pour suggérer qu'elles étaient en «grand nombre». La lecture de l'ouvrage (voir ci-dessous chap. 6) donne l'impression que l'idée était politique, coloniale avant la lettre. Alors même que, en ce milieu du XVIII^e siècle, une grande quantité d'îles n'avaient pas encore été repérées par les voyageurs, surtout du côté oriental, l'auteur semble avoir cherché à persuader la cour de France que le Pacifique recelait un «grand nombre» d'îles — lesquelles restaient à «découvrir» précisément — et qu'il méritait ainsi de figurer parmi les projets royaux d'exploration et de conquête. Jusque-là, en effet, la France ne s'était guère aventurée dans cette partie du monde.

Or, si la notion de «Polynésie» est restreinte aujourd'hui à la région *orientale* du Pacifique, c'est que, en 1831-1832, elle dut céder du terrain pour faire une place particulière à une nouvelle région : la «Mélanésie» — «les îles [des populations] noires». Elle dut aussi faire une place à une autre nouvelle venue, la «Micronésie». L'affaire est moins notable et se justifie en partie pour des raisons linguistiques et culturelles ; nous y reviendrons. Mais l'opposition entre la

le terme «Océanie», forgé au début du XIX^e en France puis utilisé dans les appellations officielles missionnaires et coloniales françaises, généralisé ensuite à l'étranger dans le vocabulaire des sciences humaines de 1850 à 1940, subsiste à l'étranger ici ou là (une grande revue australienne d'anthropologie, excellente au demeurant, s'appelle encore *Oceania*).

22 Polynésie / Mélanésie

Mélanésie et la Polynésie recouvre une autre histoire, puisqu'on décida au XIX^e siècle qu'il n'était pas possible de conserver un terme unique pour désigner une région où vivaient des «noirs comme les Nègres» et d'autres qui étaient «simplement jaunes».

La nouvelle opposition et la justification raciste émanent du navigateur français Dumont d'Urville. Celui-ci proposa cette innovation et en défendit les raisons dans ces termes devant la Société de géographie de Paris, en janvier 1832, avant de publier son texte quelques semaines plus tard, puis encore à la fin de l'année, et de le reprendre, sous une forme condensée, en 1834. Loin d'être considérée comme une indignité ou même comme une curiosité inutile, la proposition fut aussitôt adoptée par tous les cartographes et voyageurs, puis elle passa dans les manuels scolaires, dès les années 1840, et se retrouva dans les enseignements muséographique et universitaire quand ceux-ci prirent leur essor à la fin du XIX^e siècle.¹⁶ Ce succès révèle à quel point la nécessité des distinctions raciales était devenue un impératif «scientifique» à cette époque. Bien entendu, cette «science» incluait non seulement une distinction des «couleurs de peau», mais aussi une gradation : blanc > jaune > noir. Les «jaunes» étaient «simplement jaunes», bref encore du côté du «clair». Mais les «noirs» constituaient irrémédiablement un autre pôle.

Les savants en convenaient : dans le monde entier, les populations à la peau plus sombre étaient plus «arriérées», à tout point de vue. Dans le Pacifique, ce furent sans doute les premiers occupants, dit-on ; mais, à l'évidence, c'était une population incapable d'«évoluer». On fit donc l'hypothèse que, sur un certain nombre d'îles du moins, ces «misérables» premiers occupants n'avaient pas su résister à des conquérants à la peau claire — une couleur de peau qui révélait une évidente supériorité intellectuelle et sociale. Les théories raciales puis racistes furent donc constamment accompagnées de théories sur un peuplement du Pacifique en plusieurs vagues —

16. L'enseignement de la géographie au collège intègre immédiatement cette proposition : la carte «Océanie avec sa division suivant M. le Ct Dumont d'Urville, dressée par Félix Ansart pour l'usage des collèges, 1834», 7^e carte de A. Moisy, *Atlas à l'usage des collèges*, Paris (signalé par National Bibliographic Archive, Wellington) et divers manuels dès les années 1840 (voir exemples et références dans le dossier de cartes en Annexe).

deux le plus souvent. Notre chapitre de conclusion permettra de faire le point sur ce sujet grâce aux connaissances actuelles issues de l'archéologie, de la linguistique et de la génétique.

LA VISION OCCIDENTALE, HIER ET AUJOURD'HUI

Ce legs du XIX^e siècle continue de peser aujourd'hui sur la manière dont les Occidentaux décrivent les sociétés du Pacifique. Aujourd'hui, dans les États et Territoires du Pacifique, mais aussi dans l'essentiel des recherches contemporaines en Occident sur l'histoire ou l'anthropologie sociale de cette partie du monde, on continue d'utiliser les noms de «Polynésie» et de «Mélanésie», avec l'illusion de parler d'aires culturelles. On a oublié — le plus souvent — que l'histoire de leurs inventions respectives a reflété des préoccupations très distinctes : une visée coloniale dans le premier cas, une visée raciale et dévalorisante dans le second. On retient simplement que ces noms désignent deux aires du Pacifique, des aires que certains disent «culturelles», d'autres simplement «géographiques». Elles s'ajoutent aux deux autres aires, la Micronésie et l'Australie. Pour le grand public, ces étiquettes seraient aussi anodines que celle d'Europe et d'Amérique.

Sans doute, les utilisateurs plus spécialisés savent-ils que l'aire polynésienne (au sens actuel) représente bel et bien une certaine unité linguistique. Toutes ces îles, auparavant inhabitées, furent peuplées seulement dans les trois derniers millénaires, à partir du même courant migratoire, lui-même venu des côtes asiatiques il y a peut-être cinq mille ans (la famille linguistique «austro-nésienne») et remodelé par des périodes d'arrêt sur les côtes de certaines îles dites aujourd'hui «mélanésiennes», au cours de sa progression constante vers l'est. Au niveau de l'ensemble polynésien au sens actuel, la parenté linguistique est aisément perceptible. La similitude des panthéons préchrétiens, des mythes cosmogoniques, des terminologies de parenté, des systèmes de chefferies et de modalités de gestion du territoire confère indubitablement à la Polynésie (sens actuel) une certaine unité culturelle. Cette unité était patente au moment du contact ; elle l'est encore dans la manière contemporaine de faire des choix politiques et économiques face aux diverses poussées de la globalisation.¹⁷

24 Polynésie / Mélanésie

Les spécialistes savent aussi que l'aire «mélanésienne» ne présente pas la même unité. Car on y trouve, d'une part, des populations de langue non austronésienne, dites parfois «papoues» (appellation inadéquate car leur unité demeure hypothétique), d'une ancienneté remontant à 40 millénaires ; et, d'autre part, des populations de langue austronésienne remontant à 4 ou 5 millénaires (la branche polynésienne est le plus récent développement de l'histoire linguistique austronésienne). Mieux encore, la diversité linguistique et génétique, selon les travaux récents, est sans doute la plus grande au monde pour un même nombre d'habitants (voir, ci-dessous, le chapitre de conclusion).

Mais l'hétérogénéité mélanésienne n'empêche apparemment pas que l'on conserve cette étiquette commode de Mélanésie : ce sont toutes les îles situées à l'ouest de la Polynésie, au nord et à l'est de l'Australie, et au sud de la Micronésie. Pour quelle raison ? Une première illusion consiste à passer de l'idée d'unité culturelle polynésienne à l'idée d'une unité pour les régions voisines. Nous verrons qu'historiquement c'est ainsi que les choses se sont passées, avec J.R. Forster en 1778, avant même la formulation raciste de Dumont d'Urville. Mais il serait temps de comprendre que ce legs des traités européens du XVIII^e siècle ne recouvre pas une réalité sur le terrain. Une autre raison est plus lourde de conséquences. Malheureusement, par-delà l'hétérogénéité linguistique, on conserve parfois l'idée reçue qui fait croire à un type physique mélanésien unique, au teint très noir (et, dit-on parfois, aux lèvres «épaisses», aux cheveux «crêpus», etc.), et à un type polynésien unique, au teint clair, (et, dit-on parfois, aux lèvres et nez «fins»). Or ce n'est qu'illusion.

On trouve d'un bout à l'autre du Pacifique une variété continue de pigmentation et de chevelure, et un foisonnement intense dès qu'on tente d'établir des sous-variétés, particulièrement en Mélanésie. L'image d'Épinal du Tahitien aux cheveux droits et à la peau à peine bronzée, souvent tirée de photographies publicitaires

17. Voir S.Tcherkézoff et F.Douaire-Marsaudon (éds.), *Le Pacifique sud aujourd'hui... op. cit.* ; S.Tcherkézoff, *Faa-Samoa, une identité polynésienne. L'anthropologie comme dialogue culturel*, Paris, L'Harmattan («Connaissance des hommes»), 2003.

d'une personne d'origine mixte (sino-polynésienne, ou euro-polynésienne), et l'image du Mélanésien au noir d'ébène et aux cheveux crépus constituent une typologie inventée. On a voulu retrouver dans la réalité une opposition conceptuelle qui fut entièrement élaborée dans les salons européens. Elle émergea puis se rigidifia dans la pensée savante occidentale au fur et à mesure que, les voyages d'exploration progressant, on tentait de distinguer des populations, donc de classer, et donc, conformément à la tradition philosophique occidentale, d'établir *des oppositions dualistes*.

Le fait que ces oppositions furent construites surtout sur des critères de «couleur de peau» et sur un dualisme «clair/sombre» tient bien davantage à l'histoire interne des représentations européennes de l'Autre qu'à la réalité des populations du Pacifique. Le mythe des cheveux crépus et des lèvres épaisses vient entièrement d'une projection européenne d'un type «africain» déjà figé aux XVI^e-XVII^e siècles, lui-même inventé en opposition à la représentation d'un Européen type, et plaqué ensuite sur la Mélanésie.

Le modèle imaginaire de la partition des peuples «jaunes» et «noirs» du Pacifique a certes connu une difficulté. Les voyageurs se sont étonnés de trouver à plusieurs reprises, sur une même île (en Polynésie), des habitants de «plusieurs couleurs» : deux ou même trois couleurs, et surtout au même endroit. En fait, il s'agissait simplement de distinctions sociales, entretenues localement au moyen d'une interdiction pour certains de s'exposer au soleil, alors que d'autres travaillaient constamment à l'extérieur, au service des premiers, et devenaient parfois très «noirs». Bien entendu, dans leur obsession de reconstruire un ordre historique fait de catégories monolithiques, nos voyageurs n'imaginèrent comme seule réponse à leur question que des «mélanges entre des races» initialement bien distinctes sur le plan des couleurs ; ces mélanges auraient été produits par des «conquêtes» où les peuples plus clairs, venus d'Asie, auraient envahi des territoires occupés initialement par des peuples noirs, relevant quant à eux de la «vieille race de la zone torride» du monde, celle-là même qui peupla aussi l'Afrique sub-saharienne. Bref, le postulat d'une grande dichotomie initiale demeurerait inébranlable.

Il ne faut donc pas négliger l'histoire de l'invention européenne de l'Océanie, pour être à même de rejeter des attitudes et des dis-

cours occidentaux qui, même devenus minoritaires aujourd'hui, existent encore et qui perpétuent en particulier une opposition Mélanésie/Polynésie chargée de jugements implicites. Aux Polynésiens et, en partie, aux Micronésiens, allaient et vont encore toutes les qualités ou presque, du moins dans les limites des qualités que l'Occident a bien voulu accorder aux peuples appelés naguère «sauvages» ou «primitifs». Pour les Mélanésiens, il n'est resté que les jugements négatifs.

UNE ÉTUDE DE TEXTES OUBLIÉS : LES TRAITÉS DES «SAVANTS» EUROPÉENS, EN MAJORITÉ FRANÇAIS

Il se trouve que l'histoire de cette invention s'est déroulée surtout en France, dans les traités des savants du XVIII^e siècle (Buffon, de Brosses), puis dans les récits des navigateurs (Bougainville, Lapérouse, de Rienzi, Dumont d'Urville), dans les séances de la Société de géographie de Paris (fondée en 1821) où certains de ces navigateurs présentaient des «mémoires» (de Rienzi, d'Urville), au Muséum d'histoire naturelle où, depuis les années 1820, les traités de physiologie, de botanique et de zoologie incluaient une discussion des «races» humaines (Cuvier, Bory de Saint-Vincent, Lesson, Quoy et Gaimard, Blanchard), enfin dans les écrits fondateurs de l'anthropologie moderne, comme la leçon inaugurale de Marcel Mauss en 1902. Elle s'est déroulée aussi en Angleterre, quand le naturaliste prussien et compagnon de James Cook, Johann Reinhold Forster, publia à Londres, en 1778, un traité qui comportait un chapitre sur «les variétés de l'espèce humaine dans les îles des mers du sud» et qui concluait à l'existence de deux variétés principales.

Mais elle a commencé bien plus tôt. On peut remonter jusqu'en 1595, quand les Espagnols inventèrent un Polynésien «blanc et beau», et en 1688, quand les Anglais inventèrent un Australien «noir charbon et laid». En effet, la «découverte» européenne de l'Australie joua un rôle crucial dans l'élaboration d'un schéma raciste pour le Pacifique. Dès le début des réflexions savantes produites au XVIII^e siècle, l'Australie (appelée alors la «Nouvelle Hollande») fut classée à part de cette «Polynésie» qui désignait l'ensemble des îles connues et encore inconnues. Pourquoi cette mise à l'écart ? Il se trouve que les premiers récits de voyage, au XVII^e siècle, donnè-

rent des côtes australiennes un tableau repoussant composé d'êtres «hideux». Cette première distinction creusa une place pour la généralisation qui allait différencier plus tard les peuples «noirs» et les peuples «plus clairs» habitant l'ensemble de cette aire océanienne.

Mais cette généralisation au niveau du Pacifique fut aussi l'application d'un modèle de l'humanité exotique élaboré en Europe bien avant le début des voyages dans la Mer du sud. Depuis longtemps déjà, on avait opposé les habitants «noirs» de l'Afrique à ceux «plus clairs» de l'Asie ou de l'Amérique indienne. Il nous faut donc remonter près de trois siècles en arrière. Si l'invention du mot Mélanésie date de 1832, l'histoire qui en explique l'apparition puis l'usage permanent s'étire du XVI^e siècle à nos jours. Le parallèle avec le cas africain peut être poursuivi. Là aussi, à la fin du XIX^e, on voulut opposer un type «éthiopide» ou «nilotique» dont les caractéristiques (grande taille, traits «fins») évoqueraient le type européen et un type «négroïde» qu'on repérerait par sa petite taille, ses lèvres «épaisses», etc. Nous verrons que la théorie de cette distinction pour l'Afrique commence déjà avec Buffon et, de là, influence l'élaboration de modèles applicables au Pacifique. Car on se demanda longtemps si les «Nègres» du Pacifique n'étaient pas une «branche» des habitants de la «Nigritie» africaine (la région occidentale de l'Afrique).

Pour le Pacifique, nos repères historiques plus précis seront les deux dates de 1595 et 1685. Tout commence avec le récit espagnol de la «découverte» des Marquises (1595) et des êtres «blancs» qui s'y trouvaient, en contraste avec le récit du voyageur anglais William Dampier qui, en 1688, consacra les Australiens comme de couleur «noir charbon» et comme les humains du Pacifique les plus proches des «brutes» (les animaux). À l'autre extrémité temporelle, il s'agit d'un colloque tenu en France, en 1985, dans lequel on entendit encore des propos censés définir un profil psychologique et culturel qui serait caractéristique des «Mélanésiens» et qui opposerait nettement ces derniers aux «Polynésiens».

Les chapitres qui suivent sont consacrés à l'étude historique des traités et mémoires publiés ou exposés par ces «savants» et ces voyageurs — en majorité français. Ces matériaux sont mal connus et difficilement accessibles. Ce qui explique sans doute l'absence d'études françaises sur la question. On ignore ainsi le contexte

historique de la nomenclature de d'Urville : en un mot toute la théorie raciale et son évolution, qu'il faut repérer derrière ce qui semble n'être qu'un exercice cartographique.

Les études anglophones sur l'histoire du Pacifique, quant à elles, pourtant très développées, manquent de spécialistes qui peuvent utiliser pleinement les documents français.¹⁸ La plupart des textes français qui nous concerneront ici ne furent jamais traduits en anglais. Même le texte principal, celui où Dumont d'Urville proposa sa nomenclature, demeurait indisponible en anglais au moment où nous étions embarqués déjà dans la présente étude (ce manque a été réparé en 2003).¹⁹ En outre, même dans sa version originale française, il est difficilement accessible puisqu'il s'agit d'un article très ancien (1832), publié dans une revue de société savante. Or, le domaine des études historiques du Pacifique est essentiellement animé par des chercheurs et étudiants anglophones. Cela explique sans doute que, jusqu'ici, les quelques articles (provenant tous de collègues extérieurs à la recherche française) qui ont évoqué, toujours brièvement, la création de l'idée de Mélanésie par Dumont d'Urville, ne sont pas entrés dans l'étude de la filiation qui s'étend depuis de Brosses à de Rienzi et ont négligé la rivalité entre de Rienzi et d'Urville qui contribua pourtant à précipiter l'invention du mot « Mélanésie ».

D'autre part, indépendamment de la question de l'accès aux textes, les quelques articles en question ont omis la préhistoire qui s'étend des explorations anglaises de la Nouvelle-Hollande (Dampier) à Buffon. En outre, sur les écrits de Forster, bien mieux connus, ils ne se sont pas attachés à montrer le caractère systématique des propositions formulées par Forster dès 1778 sur la question des « cou-

18. Avec quelques exceptions notables, aux États-Unis (Marshall Sahlins, Patrick Kirch, etc.) et en Australie (Greg Denning, etc.), particulièrement avec les historiens et anthropologues de l'Australian National University (Chris Ballard, Bronwen Douglas, Margaret Jolly, etc. ; voir ci-dessous), et, bien entendu, avec les linguistes de cette université (Andrew Pawley, Darrell Tryon, etc.).

19. En effet, cette situation vient de s'achever. Un numéro spécial du *Journal of Pacific History* (2003, vol. 38, n° 2), dirigé par Geoffrey Clark du département d'anthropologie et d'archéologie de l'Australian National University, est consacré à la nomenclature de d'Urville et contient une traduction anglaise de ce texte.

leurs de peau». Enfin, il manquait au tableau la postérité française de l'invention due à d'Urville, dont nous restituons les grandes lignes avec quelques exemples, de 1854 (Blanchard) à 1985 (Ruffié).

En retraçant ainsi une histoire aussi complète que possible des classifications appliquées aux populations du Pacifique, cet ouvrage tente de restituer une part méconnue de l'histoire des représentations européennes de l'Autre, particulièrement celles qui furent promues en France. Nous suivrons ainsi, sur le cas particulier de l'Océanie, l'invention d'une idée de «races» qui fut appliquée à l'humanité exotique de tous les continents, à travers une succession de voyageurs d'abord, puis de deux écoles «savantes» : philosophique et «naturaliste» d'abord, au XVIII^e siècle, «zoologique» et «anthropologique»-raciste ensuite, pendant le XIX^e siècle.

DISTINCTION DE RACE ET DE SEXE-GENRE

Cette histoire du regard européen *racial* posé sur le Pacifique permet d'expliquer l'origine de diverses appellations toujours en vigueur et, surtout, un ensemble d'attitudes plus ou moins conscientes qui prévalent encore dans le domaine de la recherche et dans le domaine des rencontres culturelles. Elle est également indispensable pour comprendre l'histoire du regard européen *sexiste* posé sur le Pacifique.

Si la Polynésie fut réduite à ses «vahinés», si elle fut dépeinte sous les traits d'une sexualité uniquement féminine et soi-disant vécue en toute «liberté», alors que la Mélanésie fut symbolisée si souvent par des personnages masculins et par l'idée de sauvagerie ou même de cannibalisme, si l'image savante puis commerciale de la Polynésie fut/est «les femmes de Tahiti», alors que, pour la Mélanésie, ce furent les guerriers des «Cannibal Islands» (ancien nom des Fidji) ou ce sont encore les «Papous», c'est parce que deux siècles de racialisme avaient déjà produit leur effet. Quand vint le moment (à partir des années 1760) où les voyageurs européens masculins n'hésitèrent pas à s'engager — ou, du moins, n'hésitèrent plus à raconter comment ils se sont engagés — sur le terrain des rencontres sexuelles, *les présumés racistes accumulés* leur firent voir les femmes polynésiennes comme «presque blanches» et donc «attirantes», alors que les femmes des îles de l'ouest — ces

îles qu'on allait appeler «mélanésiennes» — leur parurent «si noires» et donc «repoussantes».

La déconstruction des visions européennes du Pacifique sur le plan du «genre» (*gender*) et particulièrement la critique du contraste élaboré entre la Polynésie et la Mélanésie doivent inclure d'abord une étude des présupposés raciaux et de leur évolution. C'est la condition indispensable pour comprendre la manière dont le regard européen-masculin se posa sur les femmes polynésiennes, *dès les premières rencontres*, et inventa pour la Polynésie — et seulement pour cette région — un mythe de la liberté sexuelle.

Ce travail relève ainsi d'une recherche plus vaste, portant sur la manière dont l'Occident a inventé une certaine «Polynésie», en particulier avec le mythe de la liberté sexuelle.²⁰ L'histoire de l'invention occidentale de la Polynésie et l'histoire de l'invention occidentale de la Mélanésie sont deux faces d'une même construction idéologique européenne.²¹

REMERCIEMENTS

Initialement, nous devons cette conviction à plusieurs articles (1992-97) de l'anthropologue et ethno-historienne Margaret Jolly (voir références ci-dessous chap. 6) et aux conférences qu'elle avait bien voulu donner sur la question en 1997, dans notre Centre de recherche. Également, il aurait manqué à ce livre plusieurs développements si la recherche historique du Pacifique ne disposait des articles récents de l'historienne Bronwen Douglas (voir ci-dessous, chap. 2), auxquels s'ajoute une conférence de 2001 à paraître dans le recueil déjà cité, *Foreign Bodies...*, B. Douglas et C. Ballard (eds), et des travaux des archéologues Patrick Kirch et Roger Green, ceux qu'ils ont publiés chacun de leur côté, mais aussi ensemble (voir les

20. Voir S. Tcherkézoff, *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne, 1928-1999* : M. Mead, D. Freeman et Samoa, Paris, Presses Universitaires de France («Ethnologies»), 2001 ; *Tahiti 1768... op. cit.* et *The "first contacts" in Polynesia : the Samoan case. The Western myths of Polynesian sexuality and European divinity*, Canberra/Christchurch, Journal of Pacific History Monograph Series / Macmillan Brown Centre for Pacific Studies, 2004.

21. Nous l'avions déjà suggéré au début de l'ouvrage précédent, *Tahiti 1768...* dont les chapitres 2-3 ont présenté une première analyse de cette histoire de la vision européenne des «races» du Pacifique.

références dans le chapitre de conclusion).

Les matériaux utilisés furent recueillis principalement dans quatre bibliothèques. En France : notre Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO, Maison Asie-Pacifique : CNRS-EHESS-Université de Provence). En Aotearoa-Nouvelle-Zélande : la bibliothèque centrale de l'Université d'Auckland et la Macmillan Brown Library, University of Canterbury, Christchurch. En Australie : l'Australian National University (ANU), Canberra. Merci à Arlette Apkarian, documentaliste-bibliothécaire du CREDO²², aux enseignants du Département d'anthropologie à l'Université d'Auckland qui, à plusieurs reprises (1996, 1999, 2000), nous ont accueilli et nous ont permis de séjourner à l'Université, en particulier Judith Huntsman et Mark Mosko, aux directeurs du Macmillan Brown Centre for Pacific Studies (Ueantabo Neemia-Mackenzie, puis Karen Nero) qui nous ont accueilli à plusieurs reprises pendant la période 2001-2006. Une part de la rédaction de l'ouvrage fut effectuée pendant nos séjours comme Visiting Scholar au Macmillan Brown Centre en 2004, 2005 et 2006.

Enfin, un grand merci à nos amis de Canberra dont la collaboration fut déterminante. En effet, une part essentielle de la recherche pour cet ouvrage a été conduite à la Research School of Pacific and Asian Studies, Australian National University, et elle a grandement bénéficié de notre participation à plusieurs recherches collectives qui étaient conduites dans cette institution : deux conférences sur l'histoire des notions raciales européennes organisées par Christopher Ballard et Bronwen Douglas (à Canberra, octobre 2001²³ ; puis à Auckland, au congrès ASAO, février 2002), puis la préparation commune aux colloques CREDO-RSPAS (décembre 2002 à Marseille, décembre 2003 à Canberra), dans le cadre d'un programme PICS du CNRS portant sur les «Rencontres

22. Nous remercions également le Ministère français des Affaires étrangères et le CNRS pour avoir fait en sorte, à partir de 1996, que la France se dote d'un centre de documentation sur l'Océanie (CREDO). Avant cette date, nous n'aurions pas pu entreprendre une recherche documentaire de ce type sur notre lieu de travail.

23. «Foreign Bodies: Oceania and the Science of Race 1750-1940», à paraître sous ce titre, B. Douglas et C. Ballard (eds), *op. cit.* ; Margaret Jolly, comme «discussant» principale, fut invitée à commenter toutes les interventions.

culturelles» contemporaines et passées qui eurent lieu dans le Pacifique²⁴, enfin le prolongement de ce thème par notre participation en 2004-2005 (en tant qu'«Australian Research Council Linkage Fellow») au grand programme de l'ARC «Oceanic Encounters» (2004-2009) dirigé par Margaret Jolly au Gender Relations Centre de la RSPAS. C'est là que l'ouvrage fut finalisé, dans la version française présentée ici (et pour une version anglaise qui est en cours de révision).

Merci à Jim Fox, alors directeur de la RSPAS, Darrell Tryon, alors Directeur Adjoint de la Research School, coordinateur du programme PICS, Margaret Jolly (Directrice du Centre for Gender Studies), Christopher Ballard (Division Histoire Asie-Pacifique), Mark Mosko (Directeur du Département d'anthropologie) et Brij Lal (Rédacteur du *Journal of Pacific History*, ancien Directeur du Centre for Contemporary Pacific) qui furent ensemble les organisateurs attentionnés de nos séjours pendant ces années ; un grand merci à Margaret Jolly pour l'opportunité qu'elle nous a donnée en 2004-2005.

Nos remerciements vont aussi à Tom Ryan (Professeur au Département d'anthropologie de l'Université de Waikato, Nouvelle-Zélande) pour avoir attiré notre attention, en 1999, sur le rôle de Charles de Brosses au XVIII^e siècle, et pour les conférences qu'il offrit à notre Centre sur ce sujet, en 2000 ; à Marc Tabani, aujourd'hui chercheur au CNRS (CREDO), alors Responsable des collections ethnologiques à la Bibliothèque Nationale de France, qui nous a grandement facilité l'accès à certaines publications françaises et nous a fait bénéficier de sa grande compétence sur la littérature anthropologique et sur l'histoire de la discipline ; à Isabelle Merle, historienne, chercheur au CNRS (au CREDO pendant plusieurs années, aujourd'hui à IRIS), pour ses commentaires sur une présentation de 1998 où nos hypothèses se limitaient alors à un projet d'article.

24. Nous remercions la Direction des relations internationales du CNRS et le Département des sciences de l'Homme et de la société du CNRS pour avoir ouvert un programme de coopération (PICS) entre notre Centre et la RSPAS, sur l'anthropologie et l'histoire des contacts culturels et des identités politiques dans le Pacifique. Ce programme a permis de financer nos séjours à Canberra (2001-2003) et les rencontres CREDO-RSPAS. L'ouvrage issu de ces rencontres est achevé et soumis aux éditeurs (*Oceanic Encounters*, M. Jolly, S.Tcherkézoff, D. Tryon [eds]).

| | |
|--|----|
| Introduction | 9 |
| LES «NÈGRES DES MERS DU SUD» | 13 |
| ÉTYMOLOGIE, DOMINATION ET RACISME | 15 |
| «Méla-nésie» | 15 |
| L'Océanie et le Pacifique. Domination et réappropriation | 16 |
| «Canaques»-Kanak, «Papous»-Papouans | 18 |
| Polynésie / Mélanésie | 20 |
| LA VISION OCCIDENTALE, HIER ET AUJOURD'HUI | 23 |
| UNE ÉTUDE DE TEXTES OUBLIÉS : LES TRAITÉS DES «SAVANTS» | |
| EUROPÉENS, EN MAJORITÉ FRANÇAIS | 26 |
| DISTINCTION DE RACE ET DE SEXE-GENRE | 29 |
| REMERCIEMENTS | 30 |

Chapitre 1

AU DÉBUT DU XX^E SIÈCLE

L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE DE M. MAUSS ET LA STRATIFICATION DES DIVISIONS DE L'«OCÉANIE»

| | |
|--|----|
| ÉMILE DURKEIM (1912) | 33 |
| MARCEL MAUSS (1902) : LES SOCIÉTÉS «ÉLÉMENTAIRES» EN GÉNÉRAL | 34 |
| L'universel sociologique | 34 |
| Les sociétés «suffisamment élémentaires» | 35 |
| MARCEL MAUSS (1902) : LE CAS DE L'OCÉANIE | 36 |
| MARCEL MAUSS (1937) : LE «MONDE MALAYO-POLYNÉSIEEN» | 38 |
| CONCLUSION : LA STRATIFICATION DES QUATRE AIRES | 38 |

Chapitre 2

LES VARIÉTÉS HUMAINES ET L'INVENTION DES «RACES»

L'HUMANISME (XVIII^E SIÈCLE), LE RACISME (XIX^E SIÈCLE), LA RUPTURE SOCIOLOGIQUE (XX^E SIÈCLE) ET L'ÉMERGENCE DE L'ANTHROPOLOGIE MODERNE

| | |
|--|----|
| LE XVIII ^E SIÈCLE DES «NATURALISTES» | |
| ET L'UNITÉ DE L'HOMME SELON BUFFON | 41 |
| La nature divine : «se promener avec Dieu dans le jardin de la Création» | 41 |
| L'âme humaine et la «race» | 44 |
| «Policé»/«sauvage» | 46 |
| La nature humaine : l'homme «blanc» | 47 |
| Différences physiques et sociales | 49 |

| | |
|---|----|
| LE XIX ^E SIÈCLE DES « ZOOLOGUES » ET LA DISTINCTION DES « RACES » | 50 |
| La nouvelle épistémè du « vivant » et la naissance de l'« anthropologie » du XIX ^e siècle | 50 |
| L'universalisme missionnaire | 53 |
| LE XX ^E SIÈCLE DE LA RUPTURE DURKHEIMIENNE ET MAUSSIENNE : | |
| ANTHROPOLOGIE, « ETHNOGRAPHIE », « SOCIOLOGIE » | 55 |
| Durkheim, 1912 | 55 |
| Mauss, 1924 : « totalité » et « anthropologie » moderne | 57 |
| UNE VUE HISTORIQUE À GRANDS TRAITS | 60 |
| HISTOIRE ET PRÉHISTOIRE DE LA DIVISION POLYNÉSIE/MÉLANÉSIE | 62 |

Chapitre 3

LES PREMIERS « BLANCS » ET « NOIRS » APERÇUS DANS LE PACIFIQUE

INTRODUCTION À UNE HISTOIRE DES VOYAGES ET DES APPELLATIONS

| | |
|---|----|
| LA PRÉHISTOIRE DE L'INVENTION DE LA « MÉLANÉSIE » | 65 |
| Voyageurs et savants | 65 |
| UN MODE DE CLASSIFICATION : | |
| LE RÉCIT DE VOYAGE AU TRAITÉ SYNTHÉTIQUE | 66 |
| Le début des voyages dans le Pacifique et les appellations utilisées pour toute la région | 67 |
| La route des Indes | 68 |
| Les appellations de la région du Pacifique : Mer du sud, Pacifique, Polynésie, Grand Océan, Océanique, Océanie | 68 |
| La route des Indes (suite) et le voyage de Magellan | 71 |
| « Terra australis incognita » | 73 |
| LA PÉRIODISATION DES VOYAGES DANS LE PACIFIQUE | 77 |
| La première période des voyages dans le Pacifique : les Espagnols et les Hollandais | 77 |
| La deuxième période : au nom des arts et des sciences | 82 |
| L'INVENTION DU POLYNÉSIE « BLANC » ET « BEAU » : LES ESPAGNOLS | |
| LES ÎLES MARQUISES (1595) | 83 |
| La préparation d'un contraste | 83 |
| La surprise : un peuple « clair » | 84 |
| Le regard masculin | 86 |
| Une colonisation avortée | 89 |
| L'INVENTION DU MÉLANÉSIE « NOIR CHARBON » ET « TRÈS DÉPLAISANT » : | |
| DAMPPIER EN AUSTRALIE (1688) | 90 |
| Les voyages hollandais | 90 |
| William Dampier | 92 |

Chapitre 4

ANTÉCÉDENTS SAVANTS**« NÈGRES » ET « INDIENS », ESCLAVES ET CHEFS, BUFFON
ET LES COULEURS DE PEAU**

| | |
|--|-----|
| L'AFRIQUE ET L'AMÉRIQUE | 95 |
| La « Nigritie » et le Canada | 95 |
| Les « Hottentots » et les « Indiens » | 96 |
| Chefferies et bandes | 97 |
| « Nègres » et « Indiens » | 98 |
| LES « NOIRS » DANS LE CABINET NATURALISTE DE BUFFON | 100 |
| « La race des noirs » dans le monde, selon Buffon (1749) : | |
| une brèche dans l'humanisme du XVIII ^e siècle | 100 |
| Buffon et les Noirs du Pacifique | 102 |
| L'HÉRITAGE DE BUFFON | 106 |

Chapitre 5

CHARLES DE BROSSES**LES « TERRES AUSTRALES », LA « POLYNÉSIE », ET LA THÉORIE D'UNE
« VIEILLE RACE NOIRE »**

| | |
|---|-----|
| LES « TROIS MERS » ET LA « POLYNÉSIE » | 110 |
| L'ÉDUCATION DES SAUVAGES ET LE PROGRAMME DE LA COLONISATION ; LE CAS DES AUSTRALIENS | 113 |
| LES DIFFÉRENCES DANS L'ESPÈCE HUMAINE : UNE « VIEILLE RACE » | 116 |
| LES DISTINCTIONS RETENUES PAR DE BROSSES ET LA POSTÉRITÉ DE SON TRAITÉ | 120 |
| Australiens/Mélanésiens, Australiens/Malais | 120 |
| « Vieille race » et couleur de peau. | |
| La postérité de Charles de Brosses | 121 |

Chapitre 6

JOHANN REINHOLD FORSTER ET LES « DEUX VARIÉTÉS »

| | |
|--|-----|
| LES ÉTUDES SUR J.R. FORSTER | 123 |
| L'HUMANITÉ SELON LA CLARTÉ DE LA COULEUR DE PEAU | 127 |
| DEUX « VARIÉTÉS » OU « RACES » DANS LE PACIFIQUE | 129 |
| UN CONCOURS DE CIRCONSTANCES : L'UNITÉ LINGUISTIQUE POLYNÉSIE | 130 |
| ORIGINE, MIGRATIONS ET CONQUÊTES CONCERNANT LES DEUX RACES | 136 |

| | |
|---|-----|
| STRATIFICATION SYSTÉMATIQUE « PLUS CLAIR/ MOINS CLAIR » | 141 |
| À l'intérieur de la Polynésie | 141 |
| L'idéal tahitien (Bougainville) et la dévalorisation des Maoris | 142 |
| La dévalorisation des Mélanésiens | 145 |
| DEUXIEURS COULEURS SUR UNE MÊME ÎLE | 147 |
| Charles de Brosses | 147 |
| James Cook | 148 |
| L'expédition de Bougainville | 149 |
| J.R. Forster et l'universalisme | 149 |
| VERS UNE GÉNÉRALISATION DES « DEUX RACES » : LAPÉROUSE À SAMOA | |
| (1787) ET WILSON (1799) | 152 |
| Lapérouse | 152 |
| Wilson | 154 |
| | |
| Chapitre 7 | |
| L'ÉPOQUE DE DUMONT D'URVILLE | |
| LES DÉBUTS DU RACISME ET LE TRIOMPHE DE LA ZOOLOGIE. | |
| DUVIER, MALTE-BRUN, QUOY, GAIMARD, BORY DE SAINT-VINCENT : | |
| L'ÉTUDE DES CRÂNES, LE PREMIER TRAITÉ « ZOOLOGIQUE » | |
| SUR LES « DEUX RACES DU GRAND OCÉAN », L'INVENTION DE | |
| LA « RACE POLYNÉSIEENNE » ET DE LA « RACE MÉLANIENNE » | |
| | |
| DUVIER, LA PHYSIOLOGIE-ZOOLOGIE ET LES TROIS RACES | 158 |
| MALTE-BRUN : LES DEUX « RACES » DE L'« OCÉANIQUE » | 161 |
| QUOY ET GAIMARD (VOYAGE AVEC FREYCINET) : LE TOURNANT | |
| ZOOLOGIQUE » CONTRE LA « PHILOSOPHIE » ET L'ÉTUDE DES CRÂNES | 164 |
| Les « Papous » et l'« instinct animal » | 164 |
| Les « Papous » et les « philosophes chagrins » | 165 |
| Le scalpel et l'herbier | 166 |
| QUOY ET GAIMARD (VOYAGE AVEC D'URVILLE) : L'HOMME DANS | |
| LA ZOOLOGIE. PREMIER TRAITÉ SUR LES « RACES DU GRAND OCÉAN » | |
| (1830) ET INVENTION DE LA « RACE POLYNÉSIEENNE » | 167 |
| La zoologie | 167 |
| Les « deux races » du « Grand Océan » | 170 |
| La « race jaune » et l'invention de la « race polynésienne » | 172 |
| La « race noire » | 175 |
| Une conclusion contrastée. Le premier modèle historique | |
| de l'opposition Mélanésie/Polynésie | 178 |
| La « base » raciale et les « nuances » dues au climat | 180 |
| UN CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE : « L'ORIGINE | |
| DES PEUPLES DU GRAND OCÉAN » OU LA QUESTION DES « NÈGRES » | 181 |

| | |
|---|-----|
| BORY DE SAINT-VINCENT ET CUVIER OU LA FIN DE L'HUMANISME : | |
| L'HOMME/LES «HOTTENTOTS»/LES SINGES ; LA « VÉNUS HOTTENTOTE » | 183 |
| BORY DE SAINT-VINCENT, DUMONT D'URVILLE ET LE MODÈLE | |
| DE CUVIER | 186 |
| L'invention de la «race mélanienne» et des «Mélaniens» | 186 |
| Buffon et Bory | 191 |
| Les trois races de Cuvier plutôt que les quinze espèces de Bory | 192 |
| La passion de la «botanique» | 194 |
| CONCLUSION SUR LA PÉRIODE 1825-1831 | 195 |
| DEUX IMPRÉVUS | 196 |

Chapitre 8

MALTE-BRUN ET DOMENY DE RIENZI DEUX ET QUATRE «RACES».

LA « CARTE DE L'OCÉANIE », LA « MICRONÉSIE » ET LES SOCIÉTÉS POLYNÉSIENNES

| | |
|--|-----|
| UNE CARTE DE L'OCÉANIE ET L'INVENTION DE L'OCÉANIQUE/OCÉANIE | |
| PAR MALTE-BRUN | 201 |
| LA RIVALITÉ DE RIENZI/DUMONT D'URVILLE | 206 |
| L'OCÉANIE : CINQ DIVISIONS | 208 |
| LA MICRONÉSIE ET LA MÉLANÉSIE | 209 |
| LA « POLYNÉSIE » (PAR RAPPORT À LA « MICRONÉSIE ») : | |
| PREMIÈRE DÉFINITION ETHNOGRAPHIQUE. L'INFLUENCE DU MYTHE | |
| OCIDENTAL SUR LA SEXUALITÉ POLYNÉSIENNE | 210 |
| QUATRE RACES | 212 |
| CONCLUSION | 215 |

Chapitre 9

DUMONT D'URVILLE : LES « DEUX RACES »

| | |
|---|-----|
| DUMONT D'URVILLE ET LE « PROGRÈS DES SCIENCES » | 217 |
| LE MÉMOIRE DE DUMONT D'URVILLE « SUR LES ÎLES DU GRAND OCÉAN » | 222 |
| Une certaine précipitation : l'hypothèse d'une rivalité avec de Rienzi | |
| (pp. 1-2 ; 20-21 du Mémoire) | 222 |
| « Deux races » (pp. 2-4) | 225 |
| La subdivision de la « première race » : Polynésie/Micronésie. | |
| La Polynésie comme référence (pp. 4-5) | 227 |
| « Quatre divisions » : Polynésie, Micronésie, Malaisie, Mélanésie (pp. 5-6) | 229 |
| Polynésie : décadence et progrès, le cas ambigu de la Nouvelle-Zélande | |
| (pp. 6-8) | 230 |
| Micronésie (pp. 8-9) | 232 |
| Malaisie (pp. 9-10) | 232 |

| | |
|---|-----|
| Mélanésie (pp. 10-15) : délimitation et « caractéristiques » | |
| de « ces peuplades » | 233 |
| Les « mélanges » par conquêtes et le mépris des « métis » (pp. 15-18) | 235 |
| Un « système simple », de Forster à d'Urville. | |
| L'Océanie dans le monde (pp. 18-20) | 237 |
| L'influence de Chamisso | 238 |
| UN « MÉMOIRE SUR LES RACES » | 240 |
| LES DATES ET LA RIVALITÉ AVEC DE RIENZI | 243 |
| LA COMPILATION DE 1834 ET LA QUESTION DES « DEUX RACES » | 244 |

Chapitre 10

L'ÉTABLISSEMENT DU GRAND CONTRASTE POLYNÉSIE/MÉLANÉSIE

| | |
|--|-----|
| L'HOSPITALITÉ OU L'« AVERSION... POUR LES EUROPÉENS » | |
| ET LA DISPONIBILITÉ DES FEMMES | 249 |
| L'expédition de Duperrey (1822-1825) : la Polynésie lumineuse (et hospitalière) et la Mélanésie obscure | 250 |
| L'EXPÉDITION COMMANDÉE PAR D'URVILLE (1826-1829) | 252 |
| La question de la disponibilité des femmes pour l'hospitalité sexuelle | 252 |
| Le malheur de Lapérouse : avoir essuyé une tempête en Mélanésie | 253 |
| La Mélanésie de la férocité sanguinaire | 255 |
| CONCLUSION : « POLYNÉSIE/MÉLANÉSIE », UN CONTRASTE IMMuable | 256 |
| LA MÉLANÉSIE : UNE INVENTION RACIALE-ET-SEXISTE | 259 |

Chapitre 11

L'« ANTHROPOLOGIE » DES « RACES » DU PACIFIQUE : 1850-1985

| | |
|--|-----|
| LE TRAITÉ D'ÉMILE BLANCHARD (1854) | 262 |
| L'aube de l'ère coloniale | 262 |
| L'« Anthropologie » inaugurale (1854) | 263 |
| L'« anthropologie » comme une science à l'encontre de « l'unité spécifique de l'homme » | 264 |
| La méthode | 266 |
| L'Océanie et ses divisions | 267 |
| Les Polynésiens : un « bel aspect », avec quelques nuances | 269 |
| Les Mélanéiens de Viti et la « race noire » | 270 |
| La valeur du travail | 271 |
| Les Micronésiens | 272 |
| Les « Papous », une « race des plus dégradées » | 273 |
| L'Australie : « le dernier rang parmi les hommes » | 274 |
| Conclusion | 274 |

| | |
|---|-----|
| L'OCÉANIE EN NOIR ET BLANC DE FOLEÏ | 275 |
| Les Papous (australiens) et les Blancs (Polynésiens) | 275 |
| Le Papou et le kangourou | 277 |
| LA TRANSITION DES DEUX SIÈCLES | 278 |
| LES MISSIONNAIRES ET LA « MÉLANÉSIE » | 279 |
| LES SAVANTS ET LA LITTÉRATURE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX ^E SIÈCLE | 282 |
| 1927. John Macmillan Brown : « les peuples du Pacifique » | 282 |
| Perspective sur les théories du peuplement polynésien | 284 |
| Vahinés et cannibales | 286 |
| L'anthropologie physique, les « Mélanésoides » et les Polynésiens | |
| « europoïdes » : la conférence de Georges Montandon (1937) | |
| à la Société des océanistes de Paris | 289 |
| APRÈS 1945 : L'ANTI-RACISME, MAIS LA POURSUITE DE LA DÉVALORISATION DES NOIRS. SI SEULEMENT LAPÉROUSE AVAIT FAIT NAUFRAGE EN POLYNÉSIE... | 293 |

Conclusion

L'« OCÉANIE » AUJOURD'HUI

L'ARCHÉOLOGIE, LA LINGUISTIQUE ET LA GÉNÉTIQUE : UNITÉ/DIVERSITÉ DU PEULEMENT ET L'UTILISATION DES APPELLATIONS RÉGIONALES PAR LES COMMUNAUTÉS DU PACIFIQUE

| | |
|--|-----|
| LE POIDS HISTORIQUE DU VOCABULAIRE | 299 |
| ABANDONNER LE TERME DE « MÉLANÉSIE » ? | |
| L'OCÉANIE « PROCHE »/« LOINTAINE » | 302 |
| LE PACIFIQUE, UNE MER DE MIXITÉ. L'ARCHÉOLOGIE, LA LINGUISTIQUE ET LA GÉNÉTIQUE | 306 |
| Remarques méthodologiques | 306 |
| Linguistique et datations archéologiques | 308 |
| Contrastes linguistiques et mixité génétique : l'apparition des « Polynésiens » | 310 |
| L'aire polynésienne | 315 |
| Niveaux et aires linguistiques. La diversité « mélanésienne » | 317 |
| Conclusion | 319 |
| LE POINT DE VUE DES HABITANTS : LA FIERTÉ D'ÊTRE « MÉLANÉSIE » | 320 |
| LE POINT DE VUE DES HABITANTS : POLYNÉSIE, MICRONÉSIE, AUSTRALIE | 323 |
| CONCLUSION | 324 |
| CARTES & COMMENTAIRES | 329 |
| BIBLIOGRAPHIE | 356 |